

### 3. LE DÉLUGE, BABEL ET LA PRÉPARATION DU PEUPLE DE DIEU (La Cité de Dieu XV,22 - XVI,11)

Dans l'esprit d'Augustin qui reprend la répartition des âges de la vie selon Hippocrate – partition adoptée par le Juif Philon d'Alexandrie<sup>1</sup> et qu'Augustin a dû connaître par l'évêque Ambroise –, le Déluge marque le passage de la petite enfance (*infantia*) des deux cités, celle où l'enfant ne parle pas, à l'enfance (*puertitia*) où il va apprendre à parler et à user de sa raison. Cette seconde période, qui trouve son point culminant dans la Tour de Babel, s'achèvera avec Abraham dont l'élection marquera l'entrée dans l'*adulescentia* (entre 17 et 30 ans) durant laquelle l'individu peut engendrer, et correspondra à la naissance du peuple de l'Alliance, première préfiguration de la cité de Dieu, dont nous parlerons la prochaine fois.

Deux grands moments vont donc aujourd'hui nous occuper: le Déluge et la Tour de Babel.

#### 1. Le Déluge et l'arche de Noé, préfiguration de l'Église (XV, 22-27)

Le Déluge est présenté comme un châtiment, mais aussi comme le moyen pour Dieu de se rappeler à l'humanité qui s'était éloignée de lui, et, à partir de quelques rescapés, de poursuivre le développement de sa cité, compromis par le retour de beaucoup de ses membres à celle de la terre pour y vivre non plus selon Dieu, mais selon l'homme...

##### 1. De la chute des « fils de Dieu » (XV, 22)

XV, 22. En raison du libre arbitre de la volonté, il se fit donc, avec le progrès et l'accroissement du genre humain, un mélange et, par contagion de l'iniquité, une certaine confusion des deux cités. De ce mal, il se trouve que le sexe féminin fut de nouveau la cause ; non pas il est vrai de la même manière qu'au commencement (car cette fois, ce n'est pas séduites par les mensonges d'un autre que ces femmes incitèrent les hommes au péché), mais dès le commencement, celles qui eurent de mauvaises mœurs dans la cité terrestre - la cité de ceux qui sont nés de la terre - furent aimées par des fils de Dieu, c'est-à-dire par les citoyens de l'autre cité pérégrinant en ce siècle (Gn 6, 1), en raison de leur beauté corporelle.

Nous le savons bien : si notre libre-arbitre nous suffit pour faire le mal, il ne nous est pas possible de passer du mal au bien – vivre selon Dieu – sans le secours de la grâce divine (cf. XV, 21), sans que Dieu ne soit là pour lui signifier sa présence et l'attirer vers lui. C'est pourquoi, dans l'ignorance que Dieu seul pourrait les combler totalement, il n'est pas étonnant que des filles de la cité terrestre cherchent à se faire désirer et aimer. Mais il n'en va pas de même des « fils de Dieu », qui désignent ici aux yeux d'Augustin, les membres de la cité céleste, séparés par grâce de la cité terrestre et devenus, de leur plein gré, membres de la cité de Dieu. En effet, « *délaissant la piété qu'ils pratiquaient dans la société des saints, ils se sont laissé aller aux mœurs de la cité terrestre* ». Pourquoi s'être ainsi laissé séduire ? Probablement dans l'intention, plus ou moins consciente, de devenir eux aussi, comme le suggérait le serpent dans le Jardin, « comme des dieux », non par grâce divine, mais seulement selon l'opinion : aux yeux de leurs amantes terrestres.

Notons que, pour nous, parité oblige et même si Augustin ne juge pas utile de le dire, parmi les « fils de Dieu » ainsi compris, il nous faut aussi compter ses « filles », car la cité de Dieu n'est pas réservée au sexe masculin ! Et ces « filles de Dieu », dont on doit dire, précisément

---

<sup>1</sup> Cf. *De la Genèse contre les manichéens* I,23,35-4, Bibliothèque augustinienne, n°50 p. 525-530, la note 12 sur les « sept âges du monde ». Rappelons que ce traité est le premier commentaire de la *Genèse* par saint Augustin et qu'il fut composé avant 391, date de son ordination sacerdotale.

pour cette raison, qu'elles n'avaient pas perdu leur sexe, ont très bien pu, elles aussi, se laisser séduire par des hommes de la cité terrestre, puisque, tout comme leurs « frères », enfants d'un même Père, tant qu'elles « pèrègrinent » sur cette terre, elles restent capables de faillir. Et, pour des membres de la cité terrestre, avides d'aimer et d'être aimés « plus que tout le reste », en même temps que lassés de la médiocrité « terre à terre » de leurs semblables, que peut-il y avoir de mieux et de plus séduisant que des membres de la cité céleste ? D'où cette remarque sur la beauté corporelle que Dieu, pour la relativiser, accorde aux bons et aux méchants :

XV, 22 [...] S'il est vrai que la beauté du corps est créée par Dieu, elle n'en est pas moins un bien temporaire, charnel et de moindre importance (*infimum*), que l'on aime mal quand on le préfère à Dieu, [notre] bien éternel, intérieur et pour toujours ; tout comme, dans l'oubli de ce qui est juste, l'or est aimé par les avares, non par la faute de l'or, mais par celle des hommes. Et il en va ainsi de toute créature.

En effet, on peut bien ou mal aimer. Ce n'est pas le sexe en lui-même qui est occasion de pécher<sup>2</sup>, mais le sexe comme objet de convoitise quand on en oublie de « vivre selon Dieu ». Car la convoitise n'est pas dans l'objet : elle est dans le cœur qui désire cet objet de manière désordonnée. Et, comme cela se voit déjà dans Caïn qui reporte la responsabilité de son mal sur un autre – sur Dieu qui n'a pas accepté son sacrifice, puis sur son frère dont le sacrifice a été apparemment accepté et qu'il va tuer par jalousie –, c'est l'homme qui rejette sur la femme, et réciproquement, la responsabilité du fait de ne pas savoir « diriger » ses propres passions. Ce qui n'empêche pas la femme, parfois, de son côté, de désirer être désirée au-delà de toute mesure. Et c'est alors qu'elle retient sur elle, dans le cercle du désir charnel qui la lie à son partenaire, l'élan « naturel » de tout être humain vers Dieu, qui nous a créés à son image et à sa ressemblance et prédestinés à vivre de sa vie. Et il en va exactement de même pour l'homme ! En effet, l'amour de Dieu, loin d'interdire de vivre ni d'aimer sur cette terre, devrait tout au contraire permettre de vivre et d'aimer *bien*. « *Ordonnez en moi la charité* », chante l'épouse du Christ dans le *Cantique des cantiques* (2,4, in LXX). Car, quand on sort de l'ordre voulu par Dieu, l'amour ne peut que se dégrader en relations de pouvoir.

XV, 22 [...] Si le Créateur est véritablement aimé, c'est-à-dire s'il est aimé pour lui-même et non pour autre chose qui ne serait pas lui, il ne peut être mal aimé. Il faut, en effet, aimer dans l'ordre cet amour par lequel est aimé comme il convient (*bene*) ce qui est aimable, afin que siège en nous la vertu qui permet de bien vivre. D'où il apparaît que la vraie et brève définition de la vertu est : l'ordre de l'amour.

Le péché est donc ce désordre par lequel nous aimons les créatures au lieu du Créateur qui nous les donne. Par contre, parce qu'il est grâce (en grec, *charis*) et parce qu'il témoigne de la vie divine en nous, l'Écriture nomme « charité » cet amour bien ordonné qui vient de Dieu et par lequel nous aimons comme il convient toutes choses, ce qui nous permet de « vivre bien ».

## **2. Ces fils de Dieu ne peuvent-ils pas être des anges ? (XV, 23)**

Mais qui sont donc ces « fils de Dieu » ? Augustin les assimile aux membres de la cité de Dieu et on sent bien qu'il a raison, car ces citoyens, pour pouvoir s'unir aux filles des hommes, doivent être des hommes. Mais il y a une objection à laquelle il va répondre : dans certaines versions de la Septante, rares il est vrai<sup>3</sup>, il est question d'« anges de Dieu », ces anges qui « *par nature sont esprits et dont il fait ses messagers (angelos suos)* », le latin *angelus* étant la transposition du grec ἄγγελος, qui veut dire messenger (*nuntius*) (XV,23). Toutefois, quand dans le *Psaume* 103,4 il est dit : « *Tu fais de tes ministres un feu ardent* », ce feu désigne-t-il le corps des anges ou le feu de la charité qui les anime ? Cela, pour Augustin, est « ambigu ».

<sup>2</sup> Comme en témoigne l'émerveillement d'Adam découvrant la femme tirée de son côté : « Voilà l'os de mes os et la chair de ma chair. Elle sera appelée femme (*isha*) parce qu'elle a été prise de l'homme (*ish*) » (Gn2, 23).

<sup>3</sup> Mais cela ne se trouve ni dans la *Vetus latina* ni dans la *Vulgate*.

Le problème, c'est la possibilité d'une union sexuelle d'anges avec les filles des hommes. La question de l'union d'êtres surhumains avec les hommes a été évoquée, mais « non résolue », au livre III, chapitre 5 de *La Cité de Dieu*, à propos de l'union de Vénus avec Anchise, le père d'Énée. Mais maintenant, après ce qui a été dit des anges dans l'évocation de leur création au livre XI, nous savons qu'ils sont de nature purement spirituelle et donc immatérielle, et que si, selon l'Écriture, « *des anges sont apparus aux hommes en des corps non seulement visibles, mais qu'on pouvait toucher* » (XV, 23,1), cette « matérialisation » était strictement liée à leur mission auprès des hommes desquels ils devaient être perçus pour remplir cette mission. Cependant, autre chose le toucher, autre chose la volupté, « *cette passion (libidinem) qui leur permettrait de s'unir à des femmes pour prendre avec elle du plaisir* » (XV, 23,1). En effet, les bons anges, loin de capter à leur profit le culte que l'homme rend à Dieu, n'ont pas d'autre bonheur que de l'orienter vers lui et, depuis le choix qu'ils ont fait « de tout temps », avant notre temps humain, ces bons anges ne peuvent plus faillir. Quant aux anges déchus qui, « *refoulés dans les prisons des ténèbres d'en bas* », attendent d'être jugés et châtiés (cf. 2P 2,4), ils ne pouvaient plus déchoir puisque c'était déjà fait dans leur choix « de tout temps », si bien qu'ils ne doivent plus être appelés « anges de Dieu », mais « démons ».

Par contre, c'est bien le propre des « démons » des païens qui, dotés d'un corps aérien, se promènent entre les dieux immortels – les astres dans la voûte du ciel – et les humains mortels, de se présenter abusivement comme des médiateurs et de détourner en fait à leur profit le culte que les hommes croient rendre au vrai Dieu. Mais, tout comme ces faux dieux qui ne sont que des idoles, ces démons sont de purs produits de l'imagination humaine, les hommes projetant en eux toutes les forces qui les dépassent, et il en va de même de ces divinités sauvages que sont les Sylvains, les Faunes et autres « incubes », ces soi-disant esprits qui, selon certains témoignages, auraient réussi à s'unir à des femmes.

Ces deux hypothèses, celle des anges au sens chrétien du terme, et celle des dieux et des démons païens étant écartées, car la Bible dit le vrai, il reste à comprendre qui sont ces « anges de Dieu » dont parlent certaines versions de la Septante, une fois prise en compte l'équivalence des « fils de Dieu », avec les « fils des dieux » que l'on trouve dans la version grecque d'Aquila de Sinope, « *le traducteur que les Juifs placent avant tous les autres* » (XV,23,3) pour avoir, au second siècle<sup>4</sup>, « corrigé » la Septante devenue, par l'usage, la « Bible des chrétiens ». En effet, ce pluriel peut s'expliquer par le fait qu'un des noms de Dieu, en hébreu *Elohim*, est de forme plurielle (d'abstraction ou de majesté), sans impliquer le moindre polythéisme, la Torah étant la révélation du Dieu unique. C'est pourquoi, sans faire la moindre allusion au fait qu'Aquila ait été rejeté comme hérétique, avec les Ébionites<sup>5</sup>, par la Grande Église, Augustin va justifier le fait que ces deux formules, « fils de Dieu » et « fils des dieux », sont « *vraies l'une et l'autre* », car ces « fils de Dieu » le sont *devenus*, non par nature, mais par grâce et régénération.

XV,23, 3[...] En effet, ils étaient fils de Dieu, et, sous ce Dieu Père, ils étaient aussi frères de leurs pères, fils des dieux également, puisqu'ils étaient engendrés par des dieux avec qui ils étaient eux-mêmes des dieux selon le mot du Psaume: « *Je l'ai dit, vous êtes des dieux et tous les fils du Très-Haut* » (Ps 81, 6). C'est, en effet, avec raison que l'on croit que les traducteurs de la Septante ont reçu l'esprit prophétique, si bien que si sous son autorité ils ont fait quelques modifications ou s'ils ont dit autrement ce qu'ils traduisaient, on ne peut douter que ce qu'ils ont dit vienne de Dieu.

Autrement dit, dans la cité de Dieu, il n'y a qu'un seul Père : Dieu, si bien que toutes les relations de filiation terrestres s'effacent au profit de la seule relation de fraternité. C'est très

<sup>4</sup> Au moment où Hadrien reconstruisait Jérusalem détruite par Titus en 70, sous le nom d'*Aelia capitolina*.

<sup>5</sup> Il avait dû traduire la « vierge » d'Is.7,14 par un mot qui voulait dire jeune fille, sens justifié par le contexte de la rédaction du texte et qui est repris dans nos traductions liturgiques : « Voici que la jeune fille est enceinte », ce qui donnait à penser que malgré la messianité de sa vie et de son message, Jésus n'était que le fils de Joseph.

exactement de que dira Jésus lui-même : « *À la résurrection, les hommes ne prendront pas de femmes, ni les femmes de maris, mais ils seront comme des anges dans le ciel* » (Mt 22,30).

Genèse 6,1-4, version citée par Augustin en XV, 23 2

*« Et comme les hommes s'étaient déjà multipliés sur la terre, des filles leur naquirent et les anges de Dieu voyant que les filles des hommes étaient bonnes, ils prirent parmi elles pour femmes celles de leur choix. Et le Seigneur dit : Mon esprit ne demeurera pas éternellement dans ces hommes parce qu'ils sont chair : leurs jours ne seront plus que de cent vingt ans. Or, en ces temps-là, il y avait des géants sur la terre et, après cela, quand les fils de Dieu s'unissaient aux filles des hommes, ils engendraient pour eux-mêmes et ces hommes étaient appelés géants par le siècle ». (illi erant gigantes a saeculo homines nominati).*

Les fils des hommes engendrent « pour eux-mêmes », c'est-à-dire pour ce monde, en vue d'une postérité ou, sans le savoir ni le vouloir, instinctivement, pour la survie de l'espèce, alors que les fils de Dieu, tant qu'ils sont sur cette terre, engendrent en vue de la cité de Dieu. Ce qui ne veut pas dire que ces fils et ces filles, tout comme leurs parents charnels, ne pourront pas déchoir en cessant de vivre selon Dieu, pour vivre comme dans la cité terrestre...

Par contre, que des hommes puissent être appelés « anges de Dieu », en tant qu'ils en sont les messagers, cela se lit dans l'Écriture, et tout particulièrement à propos de Jean-Baptiste, dont il est dit : « *Voici que j'envoie mon ange devant ta face et il te préparera la voie* » (Mc 1,2). Marc reprend ici le prophète Malachie: « *Voici, j'enverrai mon ange ; il préparera le chemin devant moi* » (Ml 3,1), ce qui dans nos Bibles françaises est souvent rendu par « mon messager ». Et voilà qui suffit à légitimer le fait que des hommes [et des femmes] de la cité de Dieu puissent être appelés « anges de Dieu », bien qu'étant des humains :

**XV,23, 3** Ont-ils été anges de Dieu, au point de n'être pas des hommes, comme certains le pensent ? Ils furent des hommes, sans aucun doute, comme l'Écriture le déclare elle-même sans aucune ambiguïté [...] C'est à l'Esprit de Dieu qu'ils devaient, en effet, d'avoir été faits anges de Dieu et fils de Dieu, mais s'étant tournés vers les biens inférieurs, ils sont appelés hommes du nom de leur nature, et non de la grâce ; on les appelle aussi « chair » parce que déserteurs de l'esprit, eux-mêmes désertés [par la grâce] pour avoir déserté.

Voilà pourquoi ces « fils de Dieu » ou ces « anges de Dieu » ne peuvent être que les membres humains de cité de Dieu en pérégrination sur cette terre : toujours humains par nature, car seuls des couples humains peuvent engendrer des humains, mais toujours capables de faillir en se détournant de Dieu, en le « désertant », comme l'ont fait, en leur temps, les mauvais anges, non par « faiblesse charnelle », eux qui n'ont pas de corps mortels, mais par orgueil. C'est en ce sens que même ces apostats sont des « anges » puisqu'ils nous annoncent que tout être « vivant selon Dieu », peut toujours faillir et se damner par prévarication : il lui suffit d'oublier que nous avons été sauvés du péché par le Fils de Dieu lui-même et de continuer à vivre selon l'homme pécheur, comme si Dieu n'avait rien fait pour nous. Quant aux mauvais anges, ils ne peuvent agir sur nous que par suggestion, en pervertissant et en empoisonnant notre libre arbitre. C'est ainsi qu'ils rendent des hommes mauvais qui, eux, feront du mal aux hommes.

Par contre, Augustin écarte, même si elles contiennent quelques vérités, « *les fables de ces écrits que l'on nomme apocryphes, du fait que leur origine est restée obscure à nos pères par qui l'autorité très certaine des véritables Écritures nous est parvenue par une transmission bien connue* » (XV, 23,4). Et parmi ces écrits, il écarte les erreurs contenues dans le *Livre d'Énoch* que cite pourtant l'*Épître de Jude* (v. 14-16) pour évoquer le jugement dernier. Ce livre, qui aurait été écrit par Énoch – de la sixième génération à partir d'Adam dans la lignée de Seth – n'a été retenu comme canonique ni par les Juifs, ni par la plupart des Églises

chrétiennes, occasion pour Augustin d'évoquer d'autres livres attribués à des prophètes ou à des apôtres et qui n'ont pas non plus été reconnus par les différents conciles.

Or, parmi les choses suspectes que l'on peut trouver dans ces apocryphes, il y a « *ces fables de géants dont les pères n'auraient pas été des hommes* », mais des anges. Ce qui, de nos jours, ouvrirait plutôt la voie à l'hypothèse d'extra-terrestres ! Or, s'il y a très probablement eu des géants, avant comme après le déluge, ce furent des hommes, nés d'un couple humain puisque, à l'exception d' « Adam » – le premier couple créé par Dieu –, un homme ne peut être engendré que par un homme. Et c'est bien parce qu'Adam fut créé à l'image et à la ressemblance de Dieu que lui et ses descendants peuvent, mais librement et par grâce – par le consentement de leur libre arbitre guéri et orienté par la grâce – devenir enfants de Dieu. Devenir, car tout homme a commencé par naître d'un couple de chair, quelle que fût la foi de ce couple et le sens qu'il donna à cette naissance. D'où cette remarque :

XV, 23,4 Tous les hommes ne furent pas des géants, mais il y en eut alors beaucoup plus que durant les autres temps qui suivirent le déluge. Et s'il a plu au Créateur de les créer, c'est aussi pour montrer au sage que non seulement la beauté mais la grandeur et la force des corps ne doivent pas être grandement prisées. En effet, le bonheur réside dans les biens spirituels et immortels, lesquels sont bien meilleurs et plus sûrs, quand ils sont propres aux bons et non pas communs aux bons et aux mauvais. C'est ce que recommande également un autre prophète quand il dit : « *Il y eut là des géants renommés, qui furent dès le début de haute stature et experts à la guerre. Mais ce n'est pas eux que le Seigneur a choisis, et il ne leur a pas donné la voie de la science ; ils disparurent par manque de sagesse, ils périrent par manque de réflexion* » (Baruch 3,26-28).

Mais il y a aussi un gigantisme de réputation, comme nous en fabriquons nos médias et comme semble le suggérer « des géants renommés ». Comment ne pas penser aux puissants de ce monde persécutant les chrétiens, ce qui n'a pas empêché la foi chrétienne de se répandre ?

DA Est-ce qu'on ne pourrait pas dire que l'homme a voulu mettre au monde des surhommes, capables de plus que ce que les hommes peuvent faire ?

JM Bien sûr, et l'on peut penser à ce que l'on nomme le « transhumanisme » et à la volonté de dépasser les limites humaines. Or ce refus des limites, quand il est vécu sans Dieu ou contre lui, c'est effectivement le péché de l'homme. Ces « géants renommés » ne le sont que pour les hommes qui les admirent ou les redoutent. Mais cette renommée, qui relève de l'opinion, est un piège et elle est illusoire. Elle fascine ceux qui sont avides de pouvoir, de sécurité, ou encore d'immortalité, mais qui ignorent que ce désir a été mis en eux par le Créateur pour les amener à partager sa vie. Cependant, vouloir instaurer l'immortalité au pays de la mortalité, cela ne peut qu'échouer et cela non sans de fâcheuses conséquences pour le vivre ensemble.

### **3. « *Leurs jours ne seront que de cent vingt ans* » (XV,24)**

Augustin remarque avec raison que cette limitation de la vie à cent vingt ans ne porte pas sur les générations qui suivront le Déluge « *puisque nous en trouvons qui vivront plus de cinq cents* »<sup>6</sup>. Ces cent vingt ans correspondent donc à la durée qui sépare l'annonce du Déluge et sa réalisation. En effet, Noé avait « *cinq cents ans quand il engendra Sem, Cham et Japhet* » (Gn 5,32), c'est-à-dire, selon Augustin, qu'il était « *près d'avoir cinq cents ans – quatre cent quatre vingt – , car l'Écriture, selon son habitude, prend le tout pour la partie* » (XV, 24). Or, c'est après avoir engendrés ses fils qu'il reçut l'ordre de construire l'arche (Gn 6,14) et le Déluge ayant eu lieu « *le second mois de la six centième année de la vie de Noé* » (Gn 7,6 et 11), nous avons bien les cent vingt ans comme âge que ne pourront pas dépasser les humains qui naîtront

---

<sup>6</sup> Ainsi, « Noé vécut 350 ans après le Déluge. Il vécut en tout 950 ans et mourut » (Gn 9,28-29)

à compter de ce jour. Comme les autres, et ceux qui naîtront durant cette période, ils seront emportés par les eaux du Déluge, quand Dieu « *retirera son souffle aux hommes* » à l'exception de Noé et des siens. Car « *il ne se trouvait plus personne sur terre qui ne méritât pas de subir cette mort destinée au châtement des impies, sans que cette mort toutefois puisse apporter quelque préjudice après leur mort aux bons destinés à mourir un jour* » (XV,24). Car Augustin ne confond pas la première et la seconde mort, sous-entendant par là qu'il y avait très certainement des justes parmi ceux et celles qui furent engloutis par les eaux du Déluge et qu'ils étaient promis après cette mort physique, à vivre avec Dieu et ses anges.

#### **4. De la colère de Dieu (XV, 25)**

La Bible nous dit que, devant l'accroissement de la malice des hommes, Dieu finit pas se dire : *J'effacerai l'homme que j'ai fait de la surface de la terre, de l'homme jusqu'à l'animal, des reptiles jusqu'aux oiseaux du ciel, parce que je suis irrité de les avoir faits* (Gn 6, 7). Tout le chapitre XV, 25 mérite d'être lu afin de bien comprendre le sens de cette colère.

XV. 25. La colère de Dieu n'est pas pour lui une perturbation de son âme, mais le jugement par lequel est infligée une peine au péché. Sa pensée et la reprise de sa pensée ne sont que l'immuable raison des choses appelées à changer. Contrairement aux hommes, Dieu ne se repent de rien qui soit de son fait : en toutes choses, sa décision est tout aussi inébranlable que sa prescience est certaine. Mais, si l'Écriture ne se servait pas de tels mots, elle ne pourrait pas s'insinuer de manière aussi familière à tout le genre humain, dans le cœur de ceux pour qui elle veut être de bon conseil : terrifiant les orgueilleux, réveillant les négligents, tenant en haleine ceux qui cherchent, nourrissant ceux qui comprennent, autant de choses qu'elle ne pourrait pas faire si elle ne s'inclinait pas d'abord et si d'une certaine manière elle ne descendait pas vers ceux qui sont à terre (*jacentes*). Mais en annonçant la destruction de tous les animaux terrestres et des volatiles, elle exprime l'étendue du désastre futur, sans pour autant menacer d'anéantissement les animaux dépourvus de raison, comme s'ils avaient eux-mêmes péché.

On notera la forme passive du verbe *est infligée (inrogatur)* à propos de la peine du péché. Cette peine répond au péché de manière significative et proportionnée. La justice de Dieu n'est rien d'autre que l'ordre des choses tel qu'il l'a voulu pour nous en marquant, dans notre intérêt, la différence du bien et du mal, différence sans laquelle notre capacité de choisir n'aurait ni raison d'être ni surtout l'occasion de s'exercer, car, si tout était bon pour l'homme et si tout était à son service, il n'aurait plus rien à faire, ni rien à espérer. Mais l'homme est créé par Dieu et c'est au sein de la nature, et à partir de sa nature, que l'homme doit distinguer le bon du mauvais, car ce n'est pas à lui d'en décider : cela reviendrait à se prendre pour Dieu. Il lui appartient seulement, à partir des commandements et des recommandations de Dieu, de choisir le bien et d'éviter le mal. Ce passage du bon et du mauvais, au bien et au mal, est dû au fait que Dieu nous ait *prédestinés* à partager sa vie et devenir ses enfants et donc aux commandements et recommandations qu'il nous donne pour que nous puissions y parvenir. En effet, cette fin ne peut ni se confondre, ni encore moins se réduire à notre bien-être immédiat, car il nous faudra passer la mort, dont le Déluge est le rappel en même temps que le signe, et cette mort frappera indistinctement les justes et les pécheurs. Il nous faut donc vivre « selon Dieu » et non « selon nous » sans nous soucier de Dieu ni de son dessein pour nous.

#### **5. De l'arche, symbole du Christ et de l'Église (XV, 26)**

« Arche » vient du latin *arca* qui désigne un « coffre », voire une « prison » ou même un « cercueil », et ce mot est à l'origine du mot « archive ».

XV, 26, 1. Noé était un homme juste et, selon ce que dit de lui l'Écriture qui ne ment pas, un homme parfait en sa génération : non pas certes comme doivent le devenir les citoyens de la cité de Dieu dans cette immortalité où ils seront égaux aux anges, mais parfait autant que peuvent l'être des parfaits dans cette terre d'exil. Or, que Dieu lui commande de faire une arche, qu'il y entre avec les siens, c'est-à-dire son épouse, ses fils et ses brus, ainsi que tous les animaux qui étaient venus à lui sur l'ordre de Dieu, et qu'il ait ainsi échappé avec eux à la dévastation du déluge, tout cela est sans aucun doute une figure de la cité de Dieu pérégrinant en ce siècle, c'est-à-dire de l'Église sauvée par le bois où fut suspendu le Médiateur entre Dieu et les hommes, l'Homme Jésus-Christ (1 Tm 2, 5).

Cette *préfiguration* de l'Église dans sa signification spirituelle se trouve déjà dans les dimensions de ce « coffre » (en grec, *κιβωτὸν* et en latin, *arcam*), dont les proportions, selon une exégèse reprise de Philon d'Alexandrie par Origène, correspondent à celles du corps humain :

XV, 26,1 [...] Les mesures mêmes de sa longueur, de sa hauteur, de sa largeur figurent le corps humain dans lequel il avait été annoncé en vérité que [le Christ] viendrait vers les hommes et il est venu. La longueur du corps humain en effet, de la tête aux pieds, vaut six fois sa largeur qui va d'un côté à l'autre, et dix fois son épaisseur mesurée du dos au ventre. [...] C'est pourquoi on donna à l'arche trois cents coudées de long, cinquante de large et trente de haut<sup>7</sup>. Et la porte que l'arche reçut sur le côté, correspond assurément à la blessure qu'ouvrit la lance dans le côté du Crucifié : par là certainement entrent ceux qui viennent à lui, car de là découlent les sacrements par lesquels les croyants sont initiés.

Augustin était loin d'avoir tous les éléments dont nous disposons aujourd'hui et ignorait sans doute que ce récit biblique avait probablement trouvé son modèle dans un récit mésopotamien, sans compter, comme nous le savons, que la terre a considérablement changé en quatre milliards d'années et que des montagnes se sont trouvées au creux des mers. Mais l'important pour lui n'est pas ce qui relève de la « recherche historique » : il est dans ce qui peut préfigurer la cité de Dieu, « voyageant en ce siècle mauvais comme sur les eaux du déluge ». C'est pourquoi il se contente ici de faire référence à son traité *Contre Faustus le manichéen* « qui niait qu'il y eût dans les livres des Hébreux la moindre prophétie relative au Christ ». À condition bien sûr de rentrer dans ce symbolisme et de lire ce texte en chrétien. Ainsi, les étages de la « boîte » permettraient de distinguer, selon lui, les circoncis et incirconcis, et le fait qu'il y en ait trois renverrait aux trois fils de Noé, ou mieux aux « trois vertus recommandées par l'apôtre : la foi, l'espérance et la charité » (1 Co 13,13), la seule limite à toute interprétation étant de « concorder avec la foi catholique » (XV,26,2).

#### **6. De l'arche et du déluge; histoire et symbole (XV,27)**

XV,27,1. Mais personne ne doit penser que ces choses ont été écrites en vain, ou qu'on doive y chercher uniquement la réalité des choses qui se sont passées (*rerum gestarum*) sans qu'elles n'aient un sens allégorique, ou au contraire qu'elles n'ont pas été réalisées mais ne sont que de simples figures verbales, ou que tout cela ne concerne en quoi que ce soit la prophétie de l'Église.

Il s'agit de distinguer l'Écriture qui nous révèle le projet de Dieu et son accomplissement dans le Christ Jésus – ce que nous ne pouvons pas connaître par nous-mêmes – et la *recherche historique*, par enquête (*historia*) à partir des données de l'expérience, une enquête ouverte à

---

<sup>7</sup> Avec une coudée de 48,2 cm (moyenne des différentes coudées), on arrive à un coffre de 144,6 mètres de long, sur 24,10 de large et 14,46 de haut, quelque chose qui pourrait flotter, à condition de ne pas trop le charger...

notre curiosité. Toutefois, même si, du point de vue de la foi, seul importe ce qu'il préfigure, cet événement doit faire partie de l'histoire humaine hors de laquelle cette révélation n'aurait aucun sens et, si cet événement a pu laisser des traces matérielles, le péché n'est visible que du point de vue de Dieu tel qu'il nous est révélé par l'Écriture, dans le récit.

Pourquoi cette arche ? Probablement pour nous dire que Dieu n'a pas tout voulu reprendre à zéro, comme nous aimerions bien souvent le faire nous-mêmes en effaçant tout pour tout recommencer. Il a voulu nous montrer par là la continuité de son plan et que toute l'humanité provient du premier couple, car il n'a jamais changé d'avis et, nous l'avons vu, sa « colère », qui n'a rien d'un mouvement passionnel, n'est ici évoquée que pour notre instruction.

Quant à la vraisemblance<sup>8</sup>, les faits ne sont pas contraires à la physique aristotélicienne qui servait alors de norme : l'eau dont la densité est moindre que celle de la terre, a pu monter plus haut que les montagnes, « *au moins pour un peu de temps* » (cf. XV,27,2). D'autant que la Terre connue était alors très limitée et bordée par un océan infini !

L'arche n'était pas assez grande pour contenir toutes les espèces ? C'est non seulement oublier qu'elle avait trois étages, mais que, selon une ingénieuse remarque d'Origène<sup>9</sup>, « *Moïse, homme de Dieu, versé, ainsi qu'il est écrit, dans toutes les sciences des Égyptiens* (Ac 7, 22), férus comme on le sait de géométrie, a très bien pu, dans ce récit dont il était alors censé être l'auteur, vouloir parler de la coudée géométrique, laquelle, dit-on, vaut six fois la nôtre » (cf. XV, 27,3).

Mais alors, la taille de l'arche n'en devient-elle pas trop grande ? C'est oublier « *la taille immense des villes qui furent construites et les cent années que dura sa construction* » et qu'il est plus facile d'unir le bois au bois que des pierres avec de la chaux pour former une enceinte de plusieurs milles ». Et c'est oublier également que c'est l'eau qui devait soulever l'arche et « *la divine Providence plus que l'habileté humaine, la gouverner dans sa navigation pour lui épargner tout naufrage* » (XV, 27,3).

De plus, il ne fut pas nécessaire de sauvegarder les animaux vivant dans l'eau ni les oiseaux capables de nager, ni non plus, puisqu'ils y entrèrent « sur l'ordre de Dieu » (cf. Gn 6,19-20), de capturer les animaux pour les faire rentrer dans l'arche. Quant aux animaux, « *nés de je ne sais quoi, sans accouplement* » comme certains insectes, ils n'étaient pas concernés...

Comment nourrir tout ce monde ? Outre le fait que la plupart des carnivores peuvent parfois se contenter d'une alimentation non carnée, Dieu a très bien pu maintenir en vie tous ces vivants sans qu'ils aient besoin de se nourrir...

XV, 27, 5 [ ... ] à moins que le fait qu'ils se nourrissent relève de la préfiguration d'un si grand mystère ? Car il n'est permis à personne de penser sans opiniâtreté, que tant de faits signifiants ne servent pas à préfigurer l'Église. Déjà, en effet, les peuples ont tellement rempli l'Église, des purs et des impurs, en vue de la fin annoncée, et ils y sont si étroitement contenus dans l'assemblage de son unité, qu'à partir de ce seul fait si manifeste il n'est pas permis de douter non plus des autres, parfois racontés de façon plus obscure et plus difficile à interpréter.

Ainsi, l'improbable rassemblement de la faune terrestre dans l'arche, avec des animaux purs et impurs, n'aurait pas d'autre but que de nous rassurer devant l'improbable mélange des justes et des pécheurs qui peuplent nos églises et qu'il nous faut supporter jusqu'au retour du Seigneur qui viendra juger les vivants et les morts. Car telle est bien la fin attendue (*certum finem*), l'objet de la

---

<sup>8</sup>Cf. [https://fr.wikipedia.org/wiki/Arche\\_de\\_Noé](https://fr.wikipedia.org/wiki/Arche_de_Noé) pour avoir un état de tout ce que l'on a pu dire sur cette arche. C'est au bout de 220 jours qu'elle serait venue s'échouer sur le mont d'Ararat. Estimations : longueur : 137m, volume 40.000 m<sup>3</sup> ; surface habitable : 9.300 m<sup>2</sup>. Mais le rédacteur biblique n'avait pas nos connaissances historiques.

<sup>9</sup> Cf. *Homélies sur la Genèse*, II, L'Arche de Noé, *Sources chrétiennes n. 7 bis*, Le Cerf, 1996, p.77-113, à partir du texte latin de Rufin d'Aquilée (345-411), car il ne nous reste plus que quelques fragments du texte grec. Pour Origène, l'arche a plutôt l'aspect d'une pyramide (une coudée à son sommet) avec deux et trois étages, c'est-à-dire cinq, les hommes étant tout en haut ; avec des côtés en pente pour faciliter l'écoulement de l'eau.

foi des croyants : l'établissement du Royaume au-delà de la mort. En attendant, c'est dans l'Église que la cité de Dieu se cache et se révèle tout à la fois, mais seulement pour qui n'a pas d'autre but que la cité céleste et qui, voyageur sur cette terre, ne devra qu'à sa « patience » de conserver jusqu'à la fin la vie éternelle à laquelle tous sont pourtant prédestinés (cf. Lc 21,10).

XV, 27,5 Ce livre nous ayant conduits jusqu'à cette articulation, il nous faut maintenant le clore, afin de passer, après le Déluge et dans la suite des événements, à l'étude du développement des deux Cités, celle de la terre qui vit selon l'homme, et celle du ciel qui vit selon Dieu.

## **2. Après le Déluge, la préparation du peuple de Dieu (XVI, 1-11)**

Nous voilà au Livre XVI, mais toujours dans l'enfance de l'humanité. Deux points seront examinés : le repeuplement de la terre avec la montée en puissance de la cité terrestre jusqu'à la tour de Babel, puis l'émergence de la possibilité du peuple de Dieu parmi les autres, à partir de la langue hébraïque qui apparaîtra comme celle de Dieu entrant dans notre histoire.

### **1. Ce qu'annonce la relation de Noé avec ses trois fils (XVI, 1-2)**

XVI, 1. Après le déluge, y a-t-il des traces continues des progrès de la sainte cité, ou bien ont-elles été interrompues par des temps remplis d'impiété comme s'il n'avait existé alors aucun homme rendant un culte à l'unique vrai Dieu ? Il est difficile de le tirer au clair d'après ce que disent les Écritures. Car, après Noé qui avec son épouse, ses trois fils et leurs femmes, mérita d'échapper au moyen de l'arche à la dévastation du déluge, on ne trouve dans les Livres canoniques jusqu'à Abraham personne dont la piété ait été clairement signalée par la parole divine ; si ce n'est le fait que Noé, dans une intuition qui lui découvrait un avenir lointain, recommanda deux de ses fils, Sem et Japhet, par une bénédiction prophétique. Et c'est pourquoi aussi, contre son fils du milieu, plus jeune que l'aîné et plus âgé que le dernier, qui avait péché contre son père, il prononça une malédiction, non dans la personne de ce fils, mais dans celle du fils de ce fils, son petit-fils, en disant : « *Maudit soit l'enfant Canaan, il sera l'esclave de ses frères* » (Gn 9, 25). Canaan, en effet, était né de Cham qui, au lieu de cacher la nudité de son père endormi, l'avait annoncée au grand jour. Et c'est pourquoi Noé ajouta ensuite une bénédiction pour ses deux fils, l'aîné et le plus jeune, en disant : « *Béni soit le Seigneur, Dieu de Sem ; Canaan sera son esclave. Que Dieu réjouisse Japhet et qu'il habite dans les demeures de Sem !* » (Gn 9, 27) Tout cela, comme aussi la plantation d'une vigne par Noé, l'ivresse que son fruit lui causa, sa nudité dans le sommeil et les autres faits rapportés, tout cela est lourd de sens prophétique et couvert de voiles.

D'après la *Traduction œcuménique de la Bible*, le verbe utilisé dans la bénédiction de Japhet, qui représente les païens, philistins ou grecs, serait le verbe « séduire » que la Septante a rendu par « élargir ». Le latin *laetificet* (qu'il réjouisse, enrichisse, élargisse) traduit ici l'action de la grâce qui attire et nourrit : que les païens viennent adorer le Dieu d'Israël !

Tout le chapitre 2 du Livre XVI est une interprétation de ce qui se dit et se cache dans cette double bénédiction et cette malédiction, le fils de Cham désignant ses œuvres.

XVI,2,1 [...] Sem, de la race de qui le Christ est né selon la chair, signifie « le renommé ». Or qui est plus renommé que le Christ dont déjà le nom partout exhale une agréable odeur ? [...] Et n'est-ce pas dans ses demeures, c'est-à-dire dans ses églises, qu'habite « l'étendue » des nations ? Car Japhet signifie « étendue ». Cham d'autre part, qui signifie « le chaud », ce fils de Noé placé entre deux frères

[...] que symbolise-t-il, lui qui n'appartient ni aux prémices d'Israël ni à la plénitude des nations, sinon la race des hérétiques échauffée, non par l'esprit de sagesse, mais par celui d'intolérance, laquelle brûle d'ordinaire dans leur cœur et trouble la paix des saints?

C'est ici l'occasion pour Augustin de citer saint Paul : « *Il faut aussi qu'il y ait des hérésies, pour que soient reconnus parmi vous des hommes éprouvés* » (1 Co 11, 19). Et de rappeler que c'est par l'intelligence que chacun peut approfondir sa foi, à condition toutefois de ne pas négliger d'accorder ses paroles et ses actes :

XVI,2,1 [...] Quand les hérétiques soulèvent avec une bouillante agitation de multiples questions relatives à la foi catholique, on examine les choses avec plus de soin en vue de les défendre, on les saisit avec plus de clarté, on les enseigne avec plus de force ; le problème ainsi soulevé par l'adversaire devient une occasion de s'instruire. Toutefois, non seulement ceux qui sont ouvertement séparés de l'Église, mais encore tous ceux qui se glorifient du nom chrétien, s'ils vivent mal, peuvent à bon droit, semble-t-il, être figurés par le second fils de Noé. Car la passion du Christ, symbolisée par la nudité de Noé, ils la proclament en la professant, mais en vivant mal ils la déshonorent. C'est donc d'eux qu'il a été dit : « *Vous les reconnaîtrez à leurs fruits* » (Mt 7, 20). Voilà pourquoi Cham a été maudit en son fils comme en son fruit, c'est-à-dire en son œuvre.

Sem et Japhet, qui préfigurent les chrétiens, d'origine juive ou païenne, se sont rendus compte du fait que leur père était nu mais ils se sont avancés vers lui respectueusement, en reculant, tout en portant un manteau sur le dos pour l'en recouvrir. Cette nudité annonçait celle du Christ dans sa passion dans laquelle « *nous honorons ce qui a été fait pour nous et nous nous détournons du crime des Juifs* », le vêtement signifiant le mystère et le dos la mémoire du passé. Cham, au contraire, au lieu de respecter son père, n'a fait que proclamer qu'il était nu.

XVI, 2, 1 [...] Car depuis le temps où Japhet habite dans les maisons de Sem, leur mauvais frère demeurant au milieu d'eux, l'Église célèbre la passion du Christ comme déjà accomplie, sans plus en attendre l'accomplissement.

XVI, 2, 2. Mais le mauvais frère devient dans son fils, c'est-à-dire dans ses œuvres, le serviteur ou plutôt l'esclave de ses frères, quand pour s'exercer à la patience ou pour progresser en sagesse, les bons se servent judicieusement des méchants.

Le long combat mené par Augustin pour mettre fin au schisme donatiste suffit à montrer quel mal était pour lui la division de l'Église, alors qu'elle est le Corps dont le Christ est la Tête. Ce faisant il allait à l'encontre de la solution humaine qui consiste le plus souvent à éliminer, ou du moins exclure les hérétiques ou ceux qui se conduisent mal, ce contre quoi pourtant nous met en garde la parabole de l'ivraie et du bon grain en nous gardant d'anticiper sur le jugement final qui sera celui de Dieu. En attendant, il nous faut les supporter et les aider à rentrer dans le droit chemin. Sans doute que l'Église n'avait pas d'autre moyen que l'interdit ou l'excommunication pour condamner l'hérésie qui menaçait l'intégrité de la foi, mais une vérité qui s'impose par la contrainte n'est pas tout à fait la vérité. En effet, la vérité ne peut s'imposer que d'elle-même, par la douceur et la lumière qu'elle apporte. Elle a pour effet de réunir ceux qui la partagent et qui se réjouissent de la partager. Une vérité qui ne s'impose qu'en faisant taire toute contestation ne peut pas être la vérité qui rend libre. C'est pourtant une pratique assez courante que celle d'interdire tout débat en affublant celui qui n'est pas d'accord d'un qualificatif infamant qui le réduit au silence. Certes, on a sans doute besoin d'une vérité officielle (Pascal parlait d'une « erreur commune ») pour se réunir, mais à quel prix ? Augustin nous dit comment faire bon usage de l'adversité, en faisant de l'hérétique un « serviteur » dans notre pratique de la patience en vue d'acquérir le Royaume de Dieu ! Si possible avec lui...

XVI, 2,2 [...] C'est Noé qui planta une vigne (Gn 9,20) dont le prophète dira : « *La vigne du Seigneur des armées est la maison d'Israël* » (Is 5, 7). Et il but de son vin (Gn 9, 21) soit qu'on pense ici au calice dont il dit : « *Pouvez-vous boire le calice que je dois boire ?* » (Mt 20, 22) et : « *Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne!* » (Mt 26,39), allusion évidente à sa passion ; soit plutôt, puisque le vin est le fruit de la vigne, que cela signifie qu'il a pris de cette vigne, c'est-à-dire de la race d'Israël, sa chair et son sang, par amour pour nous, afin de pouvoir souffrir. Et il s'enivra, c'est-à-dire il souffrit; et il se dénuda (Gn 9, 21), car alors fut mise à nu, c'est-à-dire apparut, sa faiblesse dont l'Apôtre dit : « *Il a été crucifié en sa faiblesse* » (2 Co 13, 4). [...] Cette passion du Christ, les réprouvés ne l'annoncent que de bouche, extérieurement, sans comprendre ce qu'ils annoncent. Mais les justes portent en leur homme intérieur ce mystère si grand et, dans l'intime de leur cœur, ils honorent la faiblesse et la folie de Dieu, car l'une est plus forte et l'autre plus sage que les hommes. De tout cela, nous avons la figure en Cham sortant pour annoncer l'événement, tandis que Sem et Japhet pour le voiler, c'est-à-dire pour l'honorer, entrèrent et firent leur bonne action à l'intérieur.

Après ces éclaircissements qui préfigurent de manière étonnante le Christ et son Église « *depuis l'origine du genre humain* », Augustin rappelle ce qu'il a dit au début de cette section :

XVI, 2, 3 [...] Donc, après la bénédiction des deux fils de Noé et la malédiction de celui qui est entre les deux, il n'est fait mention jusqu'à Abraham d'aucun homme pieux adorateur de Dieu, silence qui porte sur plus de mille ans. Ils n'ont pas fait défaut, à mon avis, mais il eût été trop long de les relever tous, et cette énumération serait du ressort de l'exactitude historique (*historica diligentia*) plutôt que de la prévision prophétique (*prophetica providentia*).

Ces deux expressions disent bien la différence entre la recherche scientifique qui dépend de nos moyens de connaissance, et ce qui est de l'ordre de la révélation divine. *Providentia*, c'est voir d'avance, ce qui nous est humainement impossible, puisque l'avenir n'est pas encore et que toutes nos prédictions scientifiques ne reposent en fait que sur la régularité de la nature.

Mais comment soutenir qu'Augustin, avec « sa » *massa damnata* et « son » petit nombre de sauvés, serait un pessimiste doublé d'un cœur insensible, alors que, pour lui, même si l'Écriture ne les nomme pas, il ne peut pas ne pas y avoir eu de saints durant toute cette longue période ? Pour lui, la volonté de Dieu n'est pas de damner les hommes, mais de les sauver tous pour qu'ils puissent partager sa vie. Mais c'est nous qui résistons ! L'Écriture n'a pas pour lui d'autre but que de nous annoncer le développement de la cité de Dieu et de nous inviter à y entrer. Tout le reste sert de contexte et de contraste, comme les autres pièces de la charrue permettent au soc de fendre la terre, et le bois de la cithare à en tendre les cordes (cf. XVI, 2, 3). Mais la cité de Dieu ne peut être que *signifiée* à partir des saints qui pèrègrinent dans la cité terrestre.

## **2. Les générations des trois fils de Noé (XVI,3)**

Augustin consacre le chapitre 3 de son Livre XVI à relever quelques faits marquants dans les générations issues des trois fils de Noé. Ce chapitre 10 de la *Genèse*, que la TOB intitule *La table des peuples*, est censé rendre compte du repeuplement de la terre après le Déluge, soulignant à la fois la diversité des peuples et leur origine commune puisque tous les hommes descendent désormais de Noé, qui lui-même descendait d'Adam prédestiné à devenir, mais librement, « fils de Dieu » pour avoir été créé « *à son image et à sa ressemblance* » (Gn5,1-2).

On peut penser que l'intérêt porté par Augustin au nombre de générations est destiné, en son temps, à évaluer la durée de cette période qui suit le Déluge en vue de rendre raison de la vraisemblance du récit biblique, ce que, faute d'avoir à sa disposition les connaissances dont

nous disposons aujourd'hui à partir des vestiges des civilisations du passé, il ne pouvait faire qu'à partir de ce récit lui-même. C'est pourquoi l'intérêt de ce chapitre 10 de la *Genèse* est de situer, les uns par rapport aux autres, des noms de personnages, de peuples ou de villes qui se retrouveront ensuite dans les différents livres de la Bible : Babylone, Assur, Ninive, les Philistins et surtout Héber qui a donné son nom à la langue hébraïque, « *cette langue que seul a pu conserver le peuple d'Israël dans lequel la cité de Dieu pérégrine dans les saints et se trouve esquissée symboliquement dans l'ensemble de ses membres* » (XVI,3,2).

Héber appartient à la lignée de Sem, le fils aîné, à la cinquième génération et c'est sans doute pour le mettre en valeur que l'Écriture commence par les deux autres fils de Noé : d'abord par le plus jeune, Japhet<sup>10</sup> puis par Cham, le père de Canaan, Cham dont l'aîné des quatre fils fut Koush, Canaan étant le dernier. Kush engendra Nébroth « *géant chasseur contre le Seigneur* » (cf. Gn 10, 8-9), qui régna sur Babel et quelques villes du pays de Shinéar (la Mésopotamie), d'où sortit Assur qui bâtit Ninive et d'autres villes. Augustin remarque que la chronologie n'est pas toujours respectée puisque Ninive tire son nom de Ninus, le fils de Belus, et que selon d'autres sources, Assur ne descendrait pas de Cham, mais de Sem, car « *ce sont des descendants de Sem qui s'emparèrent par la suite du royaume de Nébroth* » (XVI, 3,1). Les Philistins sont nommés comme descendants de Cham.

Cependant un tel tableau, qui compte 72 ou 73 nations, est bien incomplet dans la mesure où tous les descendants ne sont pas nommés mais seulement ceux qui donnèrent naissance à un peuple, les autres s'agrégeant aux autres nations (cf. XVI,3,3). Quant à la région géographique ainsi couverte, elle s'étend de la mer Noire au nord jusqu'à l'Éthiopie au sud, de la Médie, au-delà de la Mésopotamie, à l'est, jusqu'à la Grèce à l'ouest avec une pointe lointaine à Tarsis, une colonie phénicienne sans doute au sud de l'Espagne<sup>11</sup>.

### 3. La Tour de Babel (XVI,4-6)

XVI, 4. Après avoir rapporté que chacune de ces nations parlait sa propre langue, le narrateur remonte pourtant au temps où toutes n'avaient qu'un seul langage et il expose alors l'événement qui amena la diversité des langues. « *Et la terre entière avait une seule langue et une seule voix pour tous. Et il advint que ces hommes, s'éloignant de l'Orient, trouvèrent une plaine dans la terre de Shinéar et y habitèrent. Et chacun dit à son voisin : Venez, faisons des briques et cuisons-les au feu. Et les briques leur tinrent lieu de pierre, le bitume de mortier. Puis ils dirent: Venez, construisons-nous une cité et une tour dont le sommet s'élèvera jusqu'au ciel. Et faisons-nous un nom avant de nous disperser sur toute la terre. Et le Seigneur descendit pour voir la cité et la tour construites par les enfants des hommes. Et le Seigneur Dieu dit: Voici un seul peuple et une seule langue pour tous; ils ont commencé cette œuvre et ils ne s'arrêteront pas de réaliser tout ce qu'ils ont entrepris. Venez et, descendant parmi eux, confondons leur langage de sorte qu'aucun ne comprenne la parole du voisin. Et le Seigneur les dispersa de là sur toute la surface de la terre, et ils cessèrent de bâtir la cité et la tour. C'est pourquoi on lui donna le nom de « confusion », parce que c'est là que le Seigneur confondit les langues de toute la terre; et de là, le Seigneur Dieu les dispersa sur la surface de toute la terre* » (Gn 11, 1-9). Cette cité qui fut appelée « confusion », c'est Babylone elle-même, dont l'histoire des nations célèbre aussi la merveilleuse construction. Car Babylone signifie « confusion »,

<sup>10</sup> Gn 10, 5 : « C'est à partir d'eux que se répartirent les îles des nations sur la terre chacune selon sa langue... »

<sup>11</sup> Cf. *La cité de Dieu* Livres XV-XVIII dans la Bibliothèque Augustinienne n° 36, note 3, p. 194-195.

Le fondateur en fut le géant Nébroth qui en fit la capitale de son royaume (cf. Gn 10,10), « bien qu'elle n'ait pas été achevée à la mesure rêvée par son impiété orgueilleuse ». Tel fut ce projet d'élever une tour d'une hauteur prodigieuse : « jusqu'au ciel », qu'il s'agisse d'une tour dépassant toutes les autres ou de plusieurs tours « comme on dit le soldat pour en désigner des milliers, ou encore la grenouille ou la sauterelle » dans les plaies d'Égypte (cf. Ex 10,4), une comparaison qui a sa mesure d'ironie.

XVI, 4 [...] Mais qu'aurait pu faire l'humaine et vaine présomption en élevant dans le ciel contre Dieu une pareille masse à une pareille hauteur, eût-elle dépassé toutes les montagnes, fût-elle montée au-dessus des nuages? Quel tort pourrait donc faire à Dieu une élévation, si grande soit-elle, qu'elle soit spirituelle ou corporelle? La voie sûre et véritable vers le ciel, c'est l'humilité qui la construit en élevant le cœur vers le Seigneur, non contre le Seigneur, comme l'a fait ce géant, appelé le « chasseur contre le Seigneur ». [...] Que signifie ici « chasseur », sinon le trompeur, l'opresseur, l'exterminateur d'animaux terrestres?

Quel fut le châtement de cette entreprise, « figure de l'orgueil impie » ?

XVI,4 [...] Puisque le pouvoir de celui qui commande est dans la langue, c'est là que fut châtié l'orgueil, de sorte que l'homme qui commande ne soit plus compris, lui qui n'avait pas voulu comprendre en vue d'obéir à l'ordre de Dieu. Ainsi fut dissoute cette conspiration, chacun se séparant de celui qu'il ne comprenait pas pour se joindre à celui-là seul avec lequel il pouvait parler. Et c'est par leurs langues que les peuples furent divisés et qu'ils se répandirent sur la terre, comme il plut à Dieu qui usa pour cela de moyens secrets, incompréhensibles pour nous.

Augustin reconnaît son ignorance historique. En attendant notre anthropologie culturelle... C'est par le langage que les hommes s'organisent techniquement pour travailler ensemble, mais lorsque l'homme commande à des hommes en oubliant que les autres partagent la même dignité que la sienne et qu'ils tiennent de leur statut de créatures, il réduit les autres en esclavage, et les hommes se révoltent en s'unissant avec « ceux avec qui ils peuvent parler ». Et nous voilà partis pour la lutte des classes...

SGJ Mais j'ai entendu, venant de protestants, une tout autre interprétation de la diversité des langues issue de Babel. Ils la voyaient comme quelque chose de positif...

JM C'est vrai, mais la diversité ne peut être bonne et positive que s'il existe un pôle d'unité. Or, ce qui caractérise la pensée protestante, c'est qu'on a favorisé la diversité, en n'hésitant pas à créer de nouvelles Églises, mais tout en rejetant le pôle de l'unité traditionnellement incarné par le pontife romain. Et c'est quelque chose de toujours actuel dans la mesure où de nos jours certains chrétiens ne voient absolument pas l'intérêt de l'œcuménisme qui pourtant répond à la prière de Jésus : « *Que tous soient un [...] pour que le monde croie* » (Jn 17,21). Certains y sont même farouchement opposés, comme d'ailleurs nos « intégristes » qui ne peuvent admettre autre chose que la « conversion » des hérétiques et des schismatiques et leur retour au catholicisme, évidemment pré-conciliaire ! Il y a beaucoup de chrétiens qui se trouvent très bien comme ils sont - souvent parce qu'ils ont un compte à régler avec l'Église catholique romaine - et qui ne veulent absolument pas changer, persuadés d'être dans le vrai à partir de leur lecture de l'évangile, des gens qui n'ont que faire de la « grande Église ». Autant la diversité est un enrichissement quand les gens partagent la même foi, la même référence au Dieu vivant, autant elle ruine la foi qui se change alors en idéologie, opposée à d'autres idéologies, tout en oubliant que l'unité est don de Dieu. C'est ainsi que fonctionne, avec ses oppositions partisans, la cité des hommes.

MA Et l'espéranto ?

JM C'est une langue artificielle qui, à la différence des autres, est sans culture propre. Pour la Bible, la langue originelle c'est celle qui fut conservée par Héber, celle de Dieu.

### Comment le Seigneur est-il descendu ?

XVI, 5 « *Et le Seigneur, est-il écrit, descendit pour voir la cité et la tour qu'avaient construite les fils des hommes* » (Gn 11, 5) ; non pas les fils de Dieu, mais la société vivant selon l'homme que nous appelons la Cité terrestre. Dieu ne se meut pas localement, lui qui est toujours partout tout entier. On dit qu'il descend, quand il accomplit sur terre un acte, et que cet acte, accompli miraculeusement en dehors du cours ordinaire de la vie, révèle en quelque sorte sa présence. Ce n'est pas non plus en voyant qu'il acquiert à tel moment une connaissance, lui qui ne peut jamais rien ignorer; mais on dit qu'il voit et connaît à tel moment ce qu'il fait voir et connaître. On ne voyait donc pas cette ville de la manière dont Dieu la fit voir quand il montra combien elle lui déplaisait.

Quand la Bible nous dit que Dieu voit, il faut comprendre qu'il nous fait voir. En effet, Dieu n'intervient pas à la manière d'un homme, mais les « mouvements » qu'il est censé opérer sont destinés à nous dire sa présence et son action. C'est ainsi que l'Écriture nous introduit à *adopter le point de vue de Dieu* qui veut, par sa parole, nous amener à revenir vers lui, au lieu de continuer à vivre selon l'homme comme s'il ne nous avait rien dit. Car *Dieu a commencé par parler aux hommes avant de prendre chair* et de nous prendre avec lui pour que nous devenions vraiment, grâce à lui, des fils de Dieu.

Comment Dieu est-il descendu ? Augustin écarte une autre interprétation selon laquelle Dieu aurait alors utilisé ses anges, « *ses ministres et collaborateurs* » selon l'expression de saint Paul à propos des chrétiens (cf. 1 Co 3,9). En effet, le pluriel de la phrase : « *Venez et, descendant parmi eux, confondons leur langue* » (Gn 11,7) ressemble trop à celui que l'on trouve dans la réflexion précédant la création de l'homme (Gn1, 26), suivie de « Dieu » agissant au singulier, pour qu'un chrétien n'y voie pas la « pluralité de la Trinité » (XVI, 6,1). Et puis, si les anges agissent, ce ne peut être qu'au nom de Dieu.

XVI, 6,1 [...] Et Dieu ne parle pas aux anges comme nous nous parlons entre nous, ou comme nous parlons à Dieu ou aux anges, ou comme les anges nous parlent, ou comme par eux Dieu nous parle, mais il le fait selon son mode ineffable ; et cela nous est indiqué ici selon notre mode. Antérieure à son œuvre et de nature plus sublime, la Parole de Dieu est la raison immuable de cette œuvre même. Elle n'est pas un son qui retentit et qui passe, mais une force qui demeure éternellement et qui agit temporellement. C'est par elle qu'il s'adresse aux saints anges, mais à nous qui sommes loin de lui, c'est autrement. Aussi, quand il nous arrive de capter quelque chose d'un tel langage par notre oreille intérieure, nous nous rapprochons des anges. Mais je n'ai pas à expliquer sans cesse dans cet ouvrage la manière dont Dieu parle. Ou bien, en effet, l'immuable Vérité s'adresse par elle-même d'une manière ineffable à l'intelligence de la créature raisonnable ; ou bien c'est par l'intermédiaire de créatures changeantes qu'elle parle à notre esprit par des images spirituelles, et à notre sens corporel par des sons corporels.

L'habitude de Dieu, c'est le plus souvent de parler aux hommes par des hommes. C'est donc sous forme interrogative qu'il nous faut entendre la remarque de Dieu, comme s'il disait : « *Ne s'arrêteront-ils pas de réaliser tout ce qu'ils ont entrepris?* » Comme si Dieu ne voulait pas fermer l'avenir... Mais ce qui est clairement montré ici, c'est que l'orgueil qui dresse l'homme contre Dieu, finit par le rendre insupportable aux autres hommes, surtout quand cet homme prétend en mettre d'autres sous sa domination et que les gens se regroupent avec ceux avec qui ils peuvent parler. C'est ainsi qu'à partir des descendants de Noé appaurent « *soixante-treize, ou plutôt, comme on le calculera, soixante-douze peuples,*

parlant autant de langues qui commencèrent à se répandre sur la terre et à peupler les îles elles-mêmes. Mais le nombre des peuples dépassa de beaucoup celui des langues » (XVI, 6,2). Manière de dire la multiplicité des peuples sans que cela puisse reposer sur une enquête historique, mais de dire aussi qu'il ne suffit pas de parler la même langue pour s'accorder et vivre ensemble, sans oublier par ailleurs que les citoyens d'une cité terrestre se trouvent toujours déjà « embarqués » dans une langue avant même de pouvoir parler et penser.

#### 4. Quelques questions relatives à l'expansion de l'humanité (XVI, 7-9)

Il ne faut pas oublier que le monde connu de l'époque, à part des terres inconnues du côté de l'Orient et de l'Afrique, se situait autour de la Méditerranée – la *mare nostrum* des Romains – et ce monde était bordé par l'Océan qui était pensé comme immense...

##### Le peuplement des îles par les animaux sauvages

La première question concerne le peuplement des îles par « les animaux qui ne sont pas sous la tutelle de l'homme » et qui pourtant ne se reproduisent que par un accouplement sexuel. Pour certains animaux sauvages, il est difficile d'imaginer qu'ils aient pu s'y rendre à la nage et nous ne pouvons que reconnaître ici notre ignorance. Toutefois, à la différence de celle d'Adam à partir duquel devait naître et se multiplier toute l'humanité, la création des vivants n'a sans doute pas eu lieu qu'en un seul lieu, car cette création forme un tout pour Dieu qui est tout entier partout présent. Mais il y a là un autre enseignement à entendre et qui s'ajoute au fait que la raison d'être de l'arche est de signifier la continuité du plan de Dieu :

XVI,7 Si ces espèces sont sorties de la terre selon leur origine première quand Dieu dit : « Que la terre produise une âme vivante » (Gn 1,24) et si dans les îles où ils ne pouvaient passer, la terre a produit de multiples animaux, il apparaît bien plus clairement que c'est moins en vue de la reconstitution des animaux [disparus] que pour figurer la diversité des nations dans le mystère (*sacramentum*) de l'Église, que toutes les espèces furent introduites dans l'arche.

L'arche ne sert donc pas qu'à expliquer la reconstitution des espèces englouties par les eaux. Nous retrouvons ici la distinction faite plus haut (XVI,2,3) entre « l'exactitude historique » (*historica diligentia*), qui relève de nos moyens naturels d'investigation, et la « prévision prophétique » (*prophetica providentia*) qui ne peut nous venir que de l'Écriture dont nous savons qu'elle nous est donnée pour guider notre retour vers Dieu. D'ailleurs parler de *providentia* (prévision), n'est-ce pas nous donner le temps de répondre, ou plutôt une manière pour Dieu de nous dire qu'il attend notre réponse ?

##### Le problème des hommes monstrueux

Augustin évoque ensuite, sans doute en s'inspirant de Plin l'Ancien<sup>12</sup>, le problème des monstres humains, tous aussi curieux ou invraisemblables les uns que les autres, mais dont la plupart n'existent que dans des fables, comme par exemple les Cynocéphales :

XVI, 8,1 [...] Il n'est pas nécessaire de croire à l'existence de toutes ces espèces d'hommes. Toutefois, en quelque lieu que puisse naître un homme, c'est-à-dire un animal raisonnable mortel, et quelque inhabituelle que soient à nos yeux la forme de son corps, sa couleur, ses mouvements, le son de sa voix, sa force, les parties de son corps ou la qualité de sa nature, aucun fidèle ne saurait douter du fait qu'il provient bien de cet unique premier homme qui fut façonné par Dieu. Mais on voit bien, par le nombre, ce qui vient de la nature, et, par la rareté, ce dont il est permis de s'étonner (*mirabile*).

---

<sup>12</sup> Cf. la note 15 *Monstruosités et curiosités*, in BA 36, p.709-711. Rappelons que la définition de l'homme comme animal raisonnable vient d'Aristote et que le grec *λογικον*, traduit par *rationale*, signifie aussi « qui parle ». Mais la raison se reconnaît au fait de pouvoir se comprendre.

Il y a donc des monstres à la naissance et peut être même des peuples monstrueux, mais « pour conclure avec prudence et circonspection : ou ce qu'on raconte de ces races est faux, ou ce ne sont pas des hommes ; ou, s'ils sont des hommes, ils viennent d'Adam » (XVI, 8,2). En effet, comme on l'a vu à propos de l'esclavage, c'est en estimant que des hommes ne sont pas des hommes, ou qu'ils sont d'une race inférieure, qu'il est permis de les exploiter. Bref, à la différence des animaux qui ont pu apparaître en n'importe quel endroit de la terre, il est essentiel pour notre foi, qui nous fait croire au salut de tous les hommes en Christ, que tout homme, quelle que soit sa singularité, provient bien du premier couple, « Adam ».

### La question des antipodes

XVI,9. Quant à la fable des antipodes, c'est-à-dire d'hommes qui foulant la face de la terre opposée à la nôtre, où le soleil se lève quand chez nous il se couche, opposeraient leurs pieds aux nôtres, nous n'avons aucune raison d'y croire. Cette affirmation ne repose sur aucune connaissance historique, elle est une pure conjecture de la raison : la terre, dit-on, est suspendue à l'intérieur de la voûte céleste et le monde a un même lieu pour le centre et le bas, si bien que l'autre partie de la terre qui est en-dessous ne pourrait manquer d'être habitée par des hommes...

Géométriquement parlant, puisque pour ceux qui sont à sa surface le bas, c'est toujours le centre, il n'y a aucune objection à admettre des hommes vivant aux antipodes, mais au temps d'Augustin on n'en avait encore jamais rencontrés et à partir des quelques cartes de géographie qui existaient alors, la terre, ou plutôt ce qui en était « historiquement » connu, était plutôt considérée comme un disque, bordé par l'océan. Pourtant, sa sphéricité avait été admise par Aristote (384-322 av. J.-C.) qui en voyait une preuve dans l'ombre de la terre portée sur la lune, quand le soleil passait par dessous d'ouest en est, et son périmètre en avait été calculé, avec une relative précision, par Ératosthène de Cyrène (273-192 av. J.-C.), puisque, convertie en mètres, cette circonférence était de 39.375 Km<sup>13</sup>. Mais personne ne s'était encore risqué pour voir ce qu'il y avait au bout de l'océan<sup>14</sup>, ou du moins nul n'en était jamais revenu pour le raconter et, comme l'Écriture n'en dit rien, Augustin s'en tient prudemment au savoir de son temps. Pourtant la chose était discutée dans les milieux savants : Platon, pour qui la terre était ronde au centre du monde, n'avait pas nié la possibilité de ces « antipodes » (cf. Timée 62<sup>e</sup>), alors que d'autres, bien plus tard, comme Lactance (250-320), surnommé « le Cicéron chrétien »<sup>15</sup>, tenaient la chose pour absurde.

C'est à partir du témoignage des grands navigateurs que naîtra une toute « nouvelle » représentation du monde. Nouvelle par rapport aux siècles précédents, car les « savants » de l'Antiquité et du Moyen-Âge, sans doute encouragés dans ce sens par l'étude des Écritures, mais voyant aussi les limites de l'expérience quand elle n'est que commentaire sans recherche des conditions permettant de répéter les phénomènes, ni épreuve de vérification, pensaient trouver la vérité dans les livres des Anciens. Voilà qui suffit à expliquer « l'obscurantisme » auquel s'attaqueront les tenants de la science moderne. Mais, sans ces milliers de copistes de

---

<sup>13</sup> Cf. l'article de Wikipedia : Figure de la Terre dans l'Antiquité.

<sup>14</sup> Rappelons que le voyage de Christophe Colomb date de 1492 et qu'il faut attendre le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle (Mercator, 1569) pour que la cartographie fasse de sensibles progrès...

<sup>15</sup> A noter au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle une lettre du pape Zacharie à Boniface de Mayence lui demandant d'excommunier l'évêque Virgile de Salzbourg s'il soutenait l'existence d'un autre monde et d'autres hommes sur cette terre... Le procès n'eut sans doute jamais lieu, mais Pascal en parle dans la lettre 13 de ses *Provinciales* : « Ne vous imaginez pas que les lettres du pape Zacharie pour l'excommunication de saint Virgile, sur ce qu'il tenait qu'il y avait des antipodes, aient anéanti ce nouveau monde et qu'encre qu'il eût déclaré que cette opinion était une erreur bien dangereuse, le roi d'Espagne ne se soit pas bien trouvé d'en avoir plutôt cru Christophe Colomb, qui en revenait, que le jugement de ce pape qui n'y avait pas été ».

manuscrits, sacrés autant que profanes, soucieux de rigueur et de fidélité aux textes à copier, que nous resterait-il de ces textes anciens qui aujourd'hui nous permettent de connaître et de penser notre histoire, comme d'évaluer nos différents progrès ?

Toutefois *La Cité de Dieu* n'est pas un livre « historique » faisant le bilan de nos découvertes et anticipant sur les probabilités à venir. Ce traité nous parle du plan de Dieu, et dans ces livres XV à XVIII, du développement des deux cités. D'où ce rappel :

#### La grande question du traité de *La Cité de Dieu* :

XVI,9 [...] Parmi tous ces peuples d'hommes qui se divisèrent en soixante-douze nations et en autant de langues, cherchons donc, si nous pouvons la trouver, cette cité de Dieu en exil sur terre qui, parvenue jusqu'au déluge et à l'arche, a manifestement persisté dans les fils de Noé, à travers leurs bénédictions, et surtout dans l'aîné appelé Sem : car Japhet ne fut béni que pour habiter dans les demeures de son frère.

#### **5. De la descendance de Sem**

La généalogie de Sem en *Genèse* 11, 10,32, ressemble beaucoup par sa forme à celle de Seth avant le déluge (*Gn* 5) qui elle-même reprenait celle de la fin de *Genèse* 4. On y trouve le même schéma, ce qui nous permet de dire que nous avons affaire à la même tradition sacerdotale : l'âge du père quand il engendra le fils qui devait donner son nom à la génération suivante, puis les années qu'il vécut en engendrant des fils et des filles avant de mourir, ce qui nous donne des durées de vie qui toutes dépassent et de beaucoup les 120 ans. Autrement dit, rien de changé par rapport à ce qui était censé s'être passé avant le Déluge dans la formation de la cité terrestre !

C'est à partir de l'âge du père lors de l'engendrement de celui qui donnera son nom à la génération suivante qu'Augustin procède à une évaluation du nombre d'années qui séparent le Déluge et Abraham. « *Mille soixante douze ans selon la Septante, l'hébreu donnant un chiffre bien inférieur, différence qui n'est pas expliquée ou très difficilement* » (XVI,10, 2)<sup>16</sup>, ce qui, pour nous, laisse le champ libre aux recherches historiques sur le peuplement de la terre.

Car l'important est ici de repérer des traces du développement de la cité de Dieu parmi ces soixante-douze peuples, au cours de ce très long millénaire, même si c'est par la foi et non par génération charnelle que les membres de cette cité de Dieu se distinguent des citoyens de la cité terrestre. Or, si cette dernière a trouvé son expression la plus manifeste dans Babylone – dont le nom signifie « confusion » –, la visibilité de la cité de Dieu ne peut-être que *signifiée* par des hommes dont on peut dire qu'ils furent tournés vers le Seigneur (*ad Dominum*) et en relation avec lui. Mais qui peut-on repérer avant Abraham, dont nous parlerons la prochaine fois ?

XVI,10, 3 [...] À partir de l'orgueilleux projet d'élever une tour jusqu'au ciel, symbole d'une arrogance impie, est apparue la cité, c'est-à-dire la société, des impies. Mais [la cité de Dieu] n'avait-elle donc pas existé auparavant, ou s'était-elle cachée ? Ou plutôt l'une et l'autre [de ces deux cités] n'avaient-elles pas subsisté, la pieuse dans les deux fils de Noé qui furent bénis et dans leur postérité ; l'impie dans le fils qui fut maudit et dans sa descendance, de laquelle naquit à son tour le « géant chasseur contre le Seigneur » (*Gn* 10, 9) ? Il n'est pas facile de trancher. Peut-être, et c'est sans doute le plus vraisemblable, s'est-il trouvé, même parmi les fils des deux premiers, avant que ne soit entreprise la construction de Babylone, des contempteurs de Dieu, et parmi les fils de Cham des adorateurs de Dieu. Car ce qu'il nous faut croire, c'est que jamais aucun de ces deux genres d'hommes n'a manqué sur la terre.

---

<sup>16</sup> Selon les chiffres donnés *Gn* 11,10-16, la naissance du fils d'Héber, Phalech, dont le nom renvoie au « jour où la terre fut divisée » (*Gn* 10,25) et donc à la fin de l'épisode de la Tour de Babel, serait de 531 ans après le Déluge... Plus tard, Tèrah n'aura que soixante-dix ans quand il engendra Abram, Nahor et Harân (*Gn* 11,26).

Telle est la conviction profonde d'Augustin : il y a toujours eu, même si on n'en parle pas, des hommes vivant « selon Dieu ». En effet, quand le psalmiste dit : « *Tous ont erré et se sont pervertis; il n'en est pas un qui fasse le bien, pas même un seul* » (Ps 13,3 ; et Ps 53,4), il parle de ceux qui vivent selon l'homme. Mais comment pourraient-ils « *dévorer mon peuple comme du pain* », s'il n'y avait pas d'hommes vivant selon Dieu ? Cependant, du fait que des hommes peuvent toujours se convertir pour vivre selon Dieu ou faillir pour vivre selon l'homme, il n'est pas possible de délimiter de manière certaine sur cette terre la frontière entre les deux cités. Nous ne pouvons que supporter les pécheurs, et d'abord ceux qui ne nous conviennent pas, au sein de l'Église qui ne peut être sur terre que l'image, et non la réalité, de la cité de Dieu, laquelle, nous l'avons dit, ne peut avoir pour nous de réalité que *signifiée* dans les saints puisqu'elle ne se développe pas par génération comme c'est le cas pour l'autre cité.

MA Il y a des gens prédestinés, c'est très mystérieux.

JM. Oui, c'est difficile à comprendre, mais il faut avoir des idées claires sur la prédestination. Nous sommes tous prédestinés à la sainteté, mais Dieu nous a créés libres et ce n'est pas lui qui choisit à notre place. C'est nous qui choisissons de vivre ou de ne pas vivre selon Dieu. C'est nous qui sommes capables de pécher et de nous repentir. Comme le dit saint Paul, nous sommes prédestinés à devenir enfants de Dieu, mais nous ne pouvons le devenir qu'en le voulant, et cela très concrètement dans notre manière d'être et de vivre. C'est mystérieux parce que nous ne pouvons pas juger de l'extérieur la qualité de la réponse d'un homme à la proposition de Dieu, y compris sur nous-mêmes. 1Jn3,20 « Car si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand que notre cœur et il connaît tout ». Mais nous sommes capables de reconnaître si nous choisissons de faire selon Dieu ou selon nous.

### **6. L'hébreu, langue d'Héber, mais langue primitive**

Avant de construire la Tour, tous parlaient la même langue, mais par la suite, il revint à la famille d'Héber de conserver la langue que tous parlaient auparavant. Telle est la chose importante à retenir dans la génération de Sem, d'où la première place qui lui était attribuée dans la première généalogie (Gn 10, 21) « alors qu'il descend de Noé au cinquième degré ». C'est par son nom que la langue « hébraïque » fut distinguée des autres, alors qu'auparavant, elle était celle de tout le genre humain (XVI,11, 1). Quant à Héber, il mourut longtemps après cette division puisqu'il nomma Phalech le fils qui lui naquit lors de cette dispersion (cf. Gn 10,25).

XVI, 11, 2 [...] On doit croire aussi que celle-là était la langue commune primitive, parce que la pluralité et les variations des langues furent l'effet d'un châtement auquel assurément devait échapper le peuple de Dieu. Et ce n'est pas sans raison qu'Abraham, après l'avoir conservée, ne put la transmettre à tous ses descendants, mais seulement à ceux qui lui viendront par Jacob qui, constituant d'une manière plus manifeste et plus éminente le peuple de Dieu, purent avoir les testaments (*testamenta*) de Dieu et la souche du Christ. Héber lui-même ne transmet pas non plus cette langue à toute sa descendance, mais seulement à la lignée dont les générations conduisent à Abraham.

C'est parce que Héber était juste et qu'il ne fut pas châtié qu'il conserva la langue primitive qui, selon l'Écriture, était celle dans laquelle Dieu s'adressait aux hommes. C'est cette langue qui deviendra celle du Peuple de Dieu, celle dans laquelle ont été conservés et transmis les « testaments » de Dieu, ses révélations au sujet de son plan de salut. Mais ce Peuple sera aussi capable de se conduire comme les autres : de vivre selon l'homme et non selon Dieu. Ce n'est pas la génération charnelle, mais bien cette langue, en raison des paroles de Dieu qui y furent dites, qui assure la continuité de la cité de Dieu, mais seulement à travers ceux et celles qui ont écouté ces paroles et les ont mises en pratique.

Le premier témoin de cette fidélité sera Abraham dont nous parlerons la prochaine fois.